

# Les Français

à la bataille de las Navas

## CONFÉRENCE

faite en Castillan, à Pampelune

le 14 Juillet 1912

par **XAVIER de CARDAILLAC**



22722

PAU

Imprimerie du "Républicain"

JUILLET 1912

*Herminio de Olóriz*



# **Les Français**

**à la bataille de las Navas**

---

## **CONFÉRENCE**

**faite à Pampelune**

**par Xavier de CARDAILLAC**

---

Lorsque l'Emir Al Moumenid, qui s'intitulait ainsi Prince des Croyants, et que les chrétiens nommèrent Miramolin, eut envahi le Midi de l'Espagne, avec son armée arabe nombreuse comme un vol de sauterelles d'Afrique, le pape Innocent décréta la Croisade contre les Musulmans qui, de nouveau, menaçaient l'Europe de l'asservir à la loi de Mahomet. Le roi de Castille, Alphonse, exposé au premier choc et attaqué déjà dans le sud de son royaume, délégua en France et en Italie, pour y réclamer de secours, l'archevêque de Tolède, don Rodrigo Jimenez. Le premier croisé étranger fut Arnaud Amalric, archevêque de Narbonne ; côte à côte avec l'archevêque de Tolède, il devait agir en héros sur le champ de bataille de las Navas de Tolosa. Dans cette France alors si divisée, une autre croisade fratricide, mettait aux prises, en ces années là, Méridionaux albigeois envahis et gens du Nord envahisseurs. Ces frères ennemis firent partiellement trêve à leurs querelles san-

glantes, et nombreux ils répondirent aux appels des archevêques de Tolède et de Narbonne.

Arnaud Amalric traversa les Pyrénées à la tête de cent chevaliers et d'un corps de fantassins ; avec lui venaient l'archevêque de Bordeaux, l'évêque de Nantes, le comte de Turenne, le vicomte d'Astarac, et des contingents provenant des provinces du Midi et de l'Ouest de la France. En passant en Navarre, nous raconte dom Vaissette dans son histoire du Languedoc, l'archevêque de Narbonne vit le roi don Sanche le Fort, et il lui persuada d'oublier ses griefs légitimes contre le roi de Castille et de marcher avec ses Navarrais contre l'ennemi commun de la Chrétienté.

L'armée française comprenait deux mille chevaliers ayant chacun leur écuyer, dix mille sergents à cheval et cinquante mille gens de pied ; elle se réunit à l'armée espagnole sous les murs de Tolède, dans les premiers jours de mars 1212.

Vers la fin de juin les Croisés confédérés emportèrent de vive force diverses places que les Mores occupaient dans le sud de la Nouvelle Castille. L'armée se disposait à passer les monts pour aller affronter les troupes innombrables de l'Emir, quand un vent de découragement souffla sur le camp français : éprouvés par la chaleur d'un climat nouveau pour eux, en ces premiers jours de juillet, divisés encore par leurs rancunes albigeoises mal éteintes, beaucoup d'entre eux rebroussèrent chemin, à la veille de la grande bataille imminente. Furent-ils aussi nombreux à regagner la France que le prétendent Mariana, dans son histoire d'Espagne, et le père Moret, dans ses Annales de Navarre ? On peut en douter, puisque Zurita, dans sa chronique d'Aragon, et l'archevêque de Narbonne, dans son récit de la croisade, ne parlent pas de cette défection. Quoiqu'il en soit, il resta de bons et de braves chevaliers de France, qui, autour de leur archevêque Arnaud Amalric et aux côtés de leurs

frères Espagnols, firent, dans la bataille,  
leur devoir de croisés vaillants.

★  
★★

Dans un récit, littéralement reproduit par dom Vaissette, l'archevêque de Narbonne vient apporter des lumières nouvelles sur les débuts de cette journée historique de la Navas de Tolosa. Le matin du 16 juillet 1212, les Sarrazins et les Arabes, établis sur les hauteurs, descendirent dans la plaine où l'armée chrétienne, disposée sur trois échelons, était flanquée à l'aile droite par les Navarrais et à l'aile gauche par les Aragonais. Bien vite, par stratagème, les Mores tournent le dos, et les croisés de l'avant-garde les poursuivent en désordre. Soudain, au haut de la montée, les fuyards démasquent l'armée more rangée en bataille, et, de haut en bas, les chrétiens sont refoulés, en rafale, dans le bas-fond. La confusion de l'avant-garde gagne le corps principal. L'arrière-garde, suprême espoir semble-t-il, va s'engager. Alors le roi Alphonse, meilleur chevalier que général, adresse à l'archevêque de Tolède ces paroles de vaillance découragée : « Archevêque, mourons ici, vous et moi ! — Nous ne mourons pas, seigneur, répond Rodrigo Jimenez, en héros inspiré, au contraire, ici nous vaincrons ! » Et, tandis que ses officiers empêchent le roi Alphonse de donner tête baissée dans l'ennemi, l'archevêque don Rodrige court à travers les rangs confondus des croisés et parvient par ses exhortations à les rallier.

Il ne fut pas le seul à accomplir cette besogne courageuse ; l'archevêque de Narbonne nous raconte dans son récit que, voyant la reculade des chrétiens, il se mit à parcourir l'armée débandée et parvint à décider les fuyards à faire volte-face. Malgré le départ d'un certain nombre de ses compatriotes, le prélat français, au grand cœur, qui était, lui, resté en face du danger, contribua largement par son héroïsme au gain de la bataille. A las Navas de Tolosa,

soixante mille Mores furent tués et il ne périt, chose incroyable, que cinquante chrétien. Cela établit, à l'encontre des dires de quelques historiens espagnols, la véracité de l'archevêque Arnaud Amatric, témoin oculaire, quand il affirme que, si les cavaliers étaient nombreux parmi les Croisés, l'armée arabe, innombrable mais qui avait dû passer la mer, comprenait exclusivement des fantassins et fort peu de gens à cheval.

\*\*\*

A las Navas de Tolosa, de vaillants chevaliers furent à la hauteur des vaillants archevêques. Le héros, qui le premier rétablit le sort douteux de la bataille, fut le roi Sanche le Fort, secondé, ainsi que le rapporte don Rodrigo Jimenez, par la « belliqueuse agilité » des Navarrais. Commandant l'aile droite, dès qu'il constata la confusion du Centre, il fit, avec son corps d'armée, une conversion à gauche, et remplaça ainsi, en tacticien au prompt génie, le front qui manquait devant l'ennemi. Je ne décrirai pas de nouveau la bravoure avec laquelle le roi et les Croisés de Navarre assaillirent la palissade de chaînes qui entourait le réduit du camp de l'Emir. En brisant, à la tête de ses Navarrais, le double obstacle de ces bras de fer et des bras de chair et d'os qui se dressaient derrière, don Sanche justifia son glorieux surnom de Fort.

Ces chaînes qu'il réclama comme dépouilles opimes et qu'il voulut symboliquement disposer sur l'écu de Navarre couleur de sang, bien des fois j'en ai baisé pieusement, ainsi que de saintes reliques, les fragments appendus dans le chœur de l'église de Roncevaux. Mon admiration pour Sanche le Fort m'a amené à faire à Roncevaux une découverte historique. On montre, dans la sacristie de la Collégiale, deux masses d'armes faussement attribuées à Roland, l'illustre vaincu de la déroute de l'an 778. Le modèle de ces masses ou fléaux, constitué par un manche de

bois auquel est suspendue par une courte chaîne une lourde boule de fer ou de bronze, est identiquement reproduit dans la main d'une statue placée sur la façade de la cathédrale de Vérone et datant du XII<sup>e</sup> siècle. Pour attribuer au roi Sanche le Fort les pesantes armes de Roncevaux, en outre de ce rapprochement d'époque, il est intéressant de rappeler, d'après le père Moret, la façon dont la palissade de las Navas fut brisée sous les coups des Navarrais : « Ils commencèrent à frapper vigoureusement les chaînes avec des masses de fer qu'ils portaient avec eux et par la répétition de ces coups si forts, ils les faussèrent et les firent céder, de telle sorte que le Roi put sauter à cheval à l'intérieur de la palissade, suivi d'abord de quelques cavaliers et bientôt d'un grand nombre. »

« Je crois, ai-je écrit dans mon étude sur la *Bataille de Roncevaux*, que si l'on avait conservé à Roncevaux la prétendue Durandal de Roland exposée jadis dans l'église du monastère, on y retrouverait aujourd'hui l'original de la formidable épée de Sanche le Fort reproduite sur la statue de son tombeau. C'est à lui que devaient appartenir l'étrier et le cor, qu'on ne voit plus, et les fléaux, ces masses d'armes, aux lourdes boules de fer et de bronze, que l'on montre encore. Si, là-haut, au col d'Ibañeta, l'armement primitif de Roland, anéanti par la rouille, est retourné à la poussière avec ses ossements, il est certain que le roi qui appendait aux murs de Roncevaux les trophées des chaînes conquises de sa main, et qui voulut être enterré, auprès, dans l'église bâtie par lui, laissa aussi comme nouvel *ex-voto*, dans ce lieu de sa prédilection, les armes de combat avec lesquelles, nouveau Charles Martel, il frappa si fort sur les Sarrasins.

★★

Après avoir commémoré l'héroïsme Navarrais, je rendrai un hommage, à la fois d'admiration et de reconnaissance, à l'héroïsme d'Aragon. Le roi don Pedre n'était

pas seulement un poète inspiré, c'était en outre un guerrier intrépide. Dans cette bataille historique de las Navas de Tolosa il aborda un ennemi, qui se défendait encore, à la distance de la lance, puisqu'il en reçut un coup qui perça et déchira, rapportent Zurita et le père Moret, sa coiffe d'armes garnie de plates. Ces deux mêmes historiens, au premier rang des chevaliers aragonais de don Pedre, énumèrent Aznar Pardo et Miguel de Lusía. C'est Aznar qui commandait le troisième corps où se trouvait son roi.

Or, un an après la bataille de las Navas, nous ne l'oublierons jamais, nous les Méridionaux descendants des proscrits Albigeois, le roi soldat et le roi poète venait avec ses chevaliers d'Aragon lutter aux côtés de ses alliés du Midi de la France. Le 12 septembre 1213, sur ce champ de bataille de Muret, tombeau de nos libertés pyrénéennes, ils périrent glorieusement sous le fer des soldats de Simon de Montfort, le roi don Pedre et ses lieutenants Aznar Pardo et Miguel de Lusía. Cet autre héros, comme eux, de la bataille de las Navas, l'archevêque de Narbonne Arnaud Amalric, je l'aime encore, parce que, lui, prélat catholique, eut le courage d'excommunier un jour ce Simon de Montfort, en qui certains crurent faussement voir un saint alors que réellement ce n'était qu'un pillard barbare.

Fait prisonnier à Muret par Montfort, le nouveau roi d'Aragon, don Jacme, parla plus tard superbement dans ses Commentaires de la mort glorieuse de son père. « Les troupes du roi ne surent pas bien se ranger, et, autant par leur mauvaise ordonnance que pour leurs péchés, elles furent vaincues. Ainsi mourut mon père, car c'est de cette manière qu'en ont toujours usé mes ancêtres dans les batailles qu'ils ont données, et que j'en userai dans celles que je donnerai : Vaincre ou mourir ! »

★★

Le dernier roi de Navarre appartient à

la France et non plus à l'Espagne. Dominant la vallée murmurante du Gave, sa statue de pierre se dresse à Pau, sur une esplanade qui, dans notre France républicaine, portera toujours le nom de place Royale. Les paysans de chez nous appellent toujours le meilleur des rois : *lou nouste Enric*. Ses ennemis le nommaient eux par dérision *lou reyot*, le petit roi. Mais à ce roitelet-là il poussa bientôt des serres et des ailes d'aigle, et, suivi de ses braves de Gascogne et de Béarn, il prit son vol à la conquête de la France.

Tolérant, il reconfortait son compagnon catholique Manaud de Batz, que persifflaient les capitaines huguenots de l'armée de Navarre : « Moi je suis de la religion de ceux-là qui sont braves et bons. »

Intrépide, par deux fois le même jour, en des temps mauvais, il appelait à son aide ce même fidèle Manaud de Batz : « Ils m'ont chassé, lui écrivait-il le matin, comme une bête fauve, mais je leur passerai sur le ventre... » Et le soir, en un billet griffonné sur l'arçon de sa selle, il lui disait, avec la sublimité laconique du *Veni, vidi, vici* de Jules César : « Salue ton meilleur cheval. Viens, cours, vole ! c'est l'ordre de ton maître et la prière de ton ami. »

Amoureux, un des lendemains de la bataille de Coutras, Henry de Navarre, à l'aube, sornait de la trompe devant le château d'Hagetmau, et quand, ensommeillée, la belle Coryzande apparut à sa fenêtre, son royal ami l'engagea du geste à fouler de ses pieds nus les drapeaux conquis par lui à Coutras.

De ce roi de la vaillance, qui nous appartient, à nous Gascons, descend, *droite ligne* un roi vaillant qui vous appartient, à vous Navarrais.

Don Alfonso comme son ayeul Henry IV, conserve dans ses veines le sang de votre Sanche le Fort. Au petit roi d'hier, à l'exemple du roitelet de Navarre, il a poussé aussi des serres et des ailes d'aigle.

Ses ailes : nous savons tous que, si sa grandeur n'y mettait obstacle, il rempor-

terait, les prix d'aviation comme il a remporté les prix des régates.

Ainsi que ses ancêtres, Sanche le Fort et Henry IV, si l'Espagne traversait des jours mauvais — Dieu en garde votre pays et votre roi ! — don Alfonso ne suivrait pas, lui, le fil de l'eau dans la barque de la désertion, mais il monterait sur le trône véritable d'un roi, la selle d'un cheval de bataille.

De son ayeul Henri IV on avait dit qu'avec la petite Gascogne il conquit la grande France. Après Sanche le Fort et Henry IV, don Alfonso est lui aussi l'héritier légitime du royaume de Navarre. Et aujourd'hui ne peut-on pas dire de vous comme on le disait jadis de nous : La Navarre a conquis l'Espagne !

★  
★

Depuis les temps anciens, si Espagnols du Nord et Français du Midi, nous avons, en Espagne et en France, mêlé plusieurs fois notre sang, combattant du même côté dans les mêmes champs de bataille, c'est que nous étions et que nous sommes tous de la même race. A l'exclusion des Sarrazins des poèmes, ce furent les Pyrénées des deux versants de nos montagnes qui vainquirent à Roncevaux ces Francs de Charlemagne qui n'étaient pas encore des Français. Navarrais et Basques d'Espagne, Gascons et Basques de France, nous avons une même et unique petite Patrie, mais nous avons également deux grandes Patries, l'Espagne et la France. Et c'est à nous les Celtibères de ces Pyrénées, établies comme un trait d'union entre nos deux pays, qu'il appartient, toujours et surtout en ces temps-ci, d'amener à fraternellement s'aimer nos deux mères et ces deux sœurs, la France et l'Espagne.

Pamplona, 14 juillet 1912.

XAVIER DE CARDAILLAC.